

**«Faut dire» – un marqueur discursif?  
Quelques considérations sur le statut et les défis de  
traduction d'un «introduceur» conversationnel en  
français familier**

**Résumé:** Notre article a pour objectif d'analyser le statut linguistique et les défis de la traduction de la formule «faut dire», fréquemment utilisée en tant qu'introduceur d'une réplique dans les conversations en français familier. Les marqueurs du discours sont au cœur des approches pragmatiques de la conversation actuellement et nous pensons pouvoir contribuer à une meilleure compréhension de leur fonctionnement par une analyse des stratégies que leur traduction d'une langue à une autre suppose. Pour ce faire, nous allons suivre les stratégies de traduction des nombreuses occurrences de ce marqueur dans le célèbre et original roman de Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, en roumain, tout en discutant les implications, au niveau du registre et de la structure de la conversation, de son transfert par des procédés de traduction directe et indirecte, allant jusqu'à l'omission. Éléments proches des subjectivèmes, mais relevant également de la dynamique conversationnelle, les marqueurs discursifs sont souvent affectés par le processus de la traduction.

**Mots-clés:** marqueur discursif, traduction littéraire, pragmatization, conversation

**Abstract:** The main objective of our paper is to analyse the linguistic status and the translation strategies of the French phrase «faut dire», frequently used to open conversations in familiar French. Discourse markers, as they are called, are at the core of the research

in pragmatics and conversation analysis nowadays (Rouanne and Anscombe, Dostie, Fedriani). A better understanding of their status and dynamics can be given if the pragmatical approach is doubled by Translations Studies analyses: more precisely, we will look and assess at what point phrases as “faut dire” are affected by the translational process from French into Romanian and English as target languages, having as a corpus of study the French novel Raymond Queneau’s well-known and original *Zazie dans le métro*, and its Romanian version. Being close to subjective markers, discourse markers are often submitted to indirect translation strategies and even to omission, with important implications on the conversational dynamics.

**Keywords:** discourse marker, literary translation, pragmaticalisation, conversation

## Introduction

Notre article<sup>1</sup> a pour objectif d’analyser le statut linguistique et les défis de la traduction de la formule «faut dire», fréquemment utilisée en tant qu’introducteur d’une réplique dans les conversations en français familier. Les marqueurs du discours sont au cœur des approches pragmatiques de la conversation actuellement (Rouanne et Anscombe, Dostie, Fedriani), et nous pensons pouvoir contribuer à une meilleure compréhension de leur fonctionnement par une analyse des stratégies que leur traduction d’une langue à une autre suppose.

Pour ce faire, nous allons suivre les stratégies de traduction des nombreuses occurrences de ce marqueur dans le célèbre et original roman de Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, dans sa version roumaine, tout en discutant les implications, au niveau du registre et de la structure de la conversation, de son transfert par des procédés de traduction directe et indirecte. Éléments proches des subjectivèmes, mais relevant également de la dynamique conversationnelle, les marqueurs discursifs sont, lors du passage en langue cible, des unités de traduction étroitement liées à l’idée de créativité/ réécriture, exigeant de la part du traducteur une

---

1. Cet article est le résultat d’une recherche effectuée dans le cadre du projet PN-III-P4-ID-PCE 2020-1505, *Metalinguistic markers: lexicon, grammar and discourse. A diachronical approach* (project manager Cristina Petraş, Université “Alexandru Ioan Cuza” de Iaşi).

évaluation pertinente du contexte communicationnel et des particularités de l'interaction verbale.

Notre étude est structurée en trois parties: nous allons commencer par quelques remarques sur le statut linguistique de *(il) faut dire*; pour continuer par la suite avec une esquisse d'un tableau en diachronie des traductions roumaines de l'œuvre de Raymond Queneau, afin d'aboutir à une étude de cas pour discuter des stratégies de traduction des marqueurs discursifs construits à l'aide de *dire*, dont la formule *faut dire* dans les dialogues de *Zazie dans le métro* en roumain.

### **Le statut linguistique de *(il) faut dire***

L'attention que l'on prête dernièrement en linguistique aux différentes catégories de structures qui se spécialisent comme marqueurs (méta) discursifs est pleinement justifiée, au-delà de l'intérêt général pour la fonction métalinguistique en tant que telle de la langue et la capacité du discours de «tourner» sur soi-même, par leur dynamique très intéressante dans les interactions verbales de tout type et les multiples valeurs qui s'ajoutent ou s'activent en fonction du type de discours où elles sont utilisées.

Les emplois pragmatiques des différentes formes du verbe *dire* en français, que ce soit par sa forme injonctive-impérative *dis (donc), dites, disons* ou en construction phrastique *(il) faut dire*, ont fait récemment l'objet de plusieurs analyses, y compris dans des approches contrastives (mais non traductologiques).

*Verbum dicendi* par excellence, *dire* a, en français et en roumain, un spectre d'usage assez étendu, qui fait que, en discours, toute une série de valeurs supplémentaires s'activent. Pour les structures à partir de *dire* susceptibles d'entrer, en français, dans la catégorie de marqueurs discursifs, Dostie et Pusch recensent une série de 24 unités (*Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation*). Il serait intéressant de les traiter toutes dans une perspective contrastive français-roumain, sur différents types de corpus. En français comme en roumain, il existe un nombre important de marqueurs discursifs à l'origine verbale, la plupart ayant des correspondants directs d'une langue à une autre (ainsi, pour *dire* – *a zice/ a spune*, on aura *disons* – *să zicem, faut dire* – *trebuie spus că*), d'autres passant par des procédés et ou stratégies indirectes. Mais au-delà des possibilités offertes par la langue.

Dans son article de 2007 paru dans *Langue française*, Pusch s'occupe de la catégorie grammaticale de *il faut dire* suivant le glissement de son emploi

comme structure phrastique à valeur déontique vers son emploi comme marqueur discursif (*Variation et sens d'un marqueur parenthétique entre connectivité et (inter)subjectivité*). S'appuyant sur une riche bibliographie, le linguiste essaie de démontrer que la nature et le fonctionnement de cette structure sont loin d'être éclaircis, mais propose quelques distinctions qui nous semblent pertinentes pour notre discussion, et que nos propres observations sur le corpus traductologique pourraient appuyer.

Comme la plupart des marqueurs discursifs, *faut dire* est étroitement lié à l'(inter)subjectivité inhérente à toute communication, visible surtout dans les interactions verbales; selon les affirmations de Pusch, «en tant que marqueurs pragmatiques, ces structures font en général appel à une situation d'interlocution en explicitant ou en commentant les relations qui existent entre le locuteur, l'interlocuteur et le contenu propositionnel de l'échange communicatif» (31). C'est surtout le cas pour *faut dire* qui sert à l'introduction d'éléments du savoir non-partagés par les interlocuteurs et que le locuteur trouve pertinent de placer à un certain moment de son intervention. Le verbe *dire* précédé par *falloir*, sous la forme (*il faut dire*, particulièrement fréquent en français familier, glisse, en vertu de la dynamique conversationnelle, vers la valeur d'un connecteur textuel, ou dans celle d'un marqueur discursif relié à la subjectivité énonciative. Normalement associé à la modalité déontique, le verbe *falloir* suivi de *dire*, dans des structures de type, par ordre de fréquence (*il faut dire que + phrase* ou (*il faut dire + syntagme nominal*; ou plus rarement (*il faut dire + Z*, sert également d'élément de marquage du discours, généralement dans des structures avec un complément de type phrase. Si sa position canonique est celle de début, il peut également apparaître sous forme d'incise, en position médiane donc, suivant son complément. Notre corpus va rendre compte de toutes ces trois situations.

Quant à son interprétation, on l'analyse en général par analogie avec la tournure apparentée *je dois dire que*: à côté de la valeur d'affirmation atténuée, on pourrait reconnaître l'expression d'un rapport logique de concession (Hronning, *in* Pusch, *op. cit.* 36) ou adversatif, cette lecture étant plus ou moins évidente, en relation d'abord avec les éléments du cotexte. Mais la principale valeur qui transforme cette structure phrastique dans un marqueur discursif est son usage explicitant, les locuteurs y ayant recours dans des contextes où ils veulent rajouter des éléments afin de rendre clairs les propos antérieurs et ajouter des éléments nouveaux, qui puissent

compléter le savoir de l'interlocuteur. Il rend compte également du besoin du locuteur de prendre position et s'affirmer dans le discours.

## **Raymond Queneau en langue roumaine: véritable défi pour tout traducteur**

Personnalité complexe de la littérature contemporaine (écrivain, linguiste, mathématicien, philosophe, critique littéraire), Queneau est un auteur apparemment intraduisible, vu qu'il joue avec la langue et ses potentialités (étant le créateur de ce que l'on a pu appeler un «néo-français» dans le cadre de l'Oulipo), et cependant très traduit. Il a d'ailleurs eu des rapports particuliers avec la traduction, puisqu'il a publié des traductions, travaillé comme réviseur de textes et secrétaire littéraire pour les Éditions Gallimard, et même publié un roman sous la fausse position d'un traducteur (*On est toujours trop bon avec les femmes*, pseudonyme de «traducteur» Michel Presle).

En roumain, des dix-sept romans et écrits en prose de Queneau, on a traduit très peu et très tard:

<i>Pierrot mon ami</i> (1942)	<i>Amicul meu Pierrot</i> , traduction de Radu Albala, préface de Val Panaitescu, București, Univers, 1971. <i>Pierrot amicul meu</i> , retraduction par Sanda Oprescu, București, Pandora, 2006.
<i>Saint-Glinglin</i> (1934)	<i>La Sfântu'Așteaptă</i> , traduction de Sanda Oprescu, București, editura Imaginea, 2000, réédition București, Univers 2006.
<i>Exercices de style</i> (1947)	<i>Exerciții de stil</i> , traduction par un collectif d'étudiants de l'Université de Brașov, Pitești, Editura Paralela 45, 2004/2013.
<i>On est toujours trop bon avec les femmes</i> (1947)	<i>Suntem mereu prea buni cu femeile</i> , traduction et préface de Laszlo Alexandru, București, Editura PARALELA 45, 2005.
<i>Les fleurs bleues</i> (1965)	<i>Florile albastre</i> , traduction Val Panaitescu, exégète et spécialiste roumain de Queneau (auteur de la monographie <i>Umorul lui RQ</i> , 1979), București, Univers, 1997, réédition București, Humanitas, 2006.
<i>Zazie dans le métro</i> (1959)	<i>Zazie în metrou</i> , traduction par Laszlo Alexandru, București, Editura PARALELA 45, 2001, réédition 2004, 2008.

Pour ce qui est des traductions de ses poésies, il a bénéficié de la plume de traducteurs de talent, mais pour deux volumes seulement, notamment *Arta poetică*, traduction et préface de Ion Caraion, Albatros, 1979 et *O sută de mii de miliarde de poeme*, Art, 2013, traduction de Serban Foarță.

On peut affirmer que, pour un auteur qui est inclus dans la liste des plus grands écrivains français contemporains, s'étant imposé par son originalité, créativité et humour, il existe trop peu de traductions roumaines et presque pas de stratégie éditoriale unitaire; il a également très rarement attiré l'attention des traductologues, ce qui n'est pas le cas dans d'autres langues, où les traductions ont fait l'objet de nombreuses analyses, ses textes, difficilement traduisibles, car jouant avec la langue, étant une source très riche d'observations sur les «potentialités» (OULIPO et *La littérature potentielle*) de la traduction littéraire comme créativité; les réussites de ceux qui se sont aventurés dans la traduction de ses textes en roumain sont d'autant plus intéressantes à étudier; surtout que Raymond Queneau, passionné par le langage, s'est également intéressé au roumain et a même utilisé dans un de ses romans, *Pierrot mon ami*, trois mots qu'il a considérés comme particulièrement sonores «mitocans et mocofans»; «badarans».

Comme le précise l'un des plus importants exégètes roumains de Queneau, Val Panaitescu, dans la préface de la traduction *Amicul meu Pierrot*, la première surprise de tout lecteur de Queneau est au niveau du langage; ce qui prédomine est le langage populaire et familier – parce que les personnages sont extraits des quartiers populaires, mais aussi parce que l'auteur défendait ce qu'il appelait la «troisième langue française», le langage courant; ce qui fait cependant l'originalité de l'auteur est justement le mélange des registres et des langages, car autour d'un noyau représenté par le lexique populaire et argotique apparaissent de manière inattendue d'une part, des expressions savantes et techniques, et, de l'autre, des mots, tours, expressions forgés par l'auteur; c'est pour cela que l'on a pu affirmer que le style de Queneau atteint un degré inhabituel d'intraduisibilité. Il s'agit ainsi d'une véritable révolution littéraire qui est en fait un pari avec le potentiel créatif de la langue, ses expérimentations sur le langage allant jusqu'à sa désarticulation.

Connu dans l'original et analysé par les critiques roumains, Queneau n'a eu avant la chute du communisme qu'une seule traduction en roumain, *Pierrot mon ami*, que l'on pourrait expliquer par la prédominance du langage populaire et argotique mais aussi par le fait qu'il ne répondait probablement pas aux attentes des éditeurs de par le contenu de sa fiction.

L'explosion du marché éditorial après 1989 a partiellement amélioré cette absence, avec cinq nouveaux livres traduits et parfois réédités. Cependant, plus de la moitié de l'œuvre en prose de Queneau reste à traduire et à découvrir par des approches traductologiques, à côté de ses poèmes et essais / œuvres critiques.

## **(II) faut dire et la dynamique conversationnelle à l'épreuve de la traduction**

Roman dialogal par excellence, *Zazie dans le métro* abonde, sous le masque du langage libre/libertin en considérations sur la fonction du langage, le pouvoir du discours et même la place de la littérature comme fiction<sup>2</sup>. La version roumaine de Laszlo Alexandru est une véritable réussite à presque tous les niveaux du texte, le traducteur proposant une traduction qui respecte les critères de Berman, la poéticité et l'éthicité. Faisant preuve de créativité et également de compétence langagière au niveau des registres de langue, de leur adéquation à la situation de communication, le traducteur réussit à recréer en langue roumaine la dynamique conversationnelle en suivant les particularités de chaque locuteur, préservant l'humour des situations, l'absurde parfois des répliques et le ludisme au niveau formel. À titre d'exemple, cet extrait qui rappelle les dialogues d'*Alice au pays des merveilles*:

---

2. L'être ou le néant, voilà le problème. Monter, descendre, aller, venir, tant fait l'homme qu'à la fin il disparaît. Paris n'est qu'un songe, Gabriel n'est qu'un rêve (charmant), Zazie le songe d'un rêve (ou d'un cauchemar) et toute cette histoire le songe d'un songe, le rêve d'un rêvé, à peine plus qu'un délire tapé à la machine par un romancier idiot (oh ! pardon)./ Being or nothing, that is the question. Ascending, descending, coming, going, a man does so much that in the end he disappears."Ființa sau neantul, iată problema. Să urci, să cobori, să mergi, să vii, atâtea face omul că pînă la urmă dispăre. Parisul nu-i decît o himeră, Gabriel nu-i decît un vis (drăguț), Zazie himera unui vis (sau a unui coșmar) și toată povestea asta himera unei himere, visul unui vis, nu mai mult decît un delir bătut la mașină de un romancier idiot (vai! pardon).

<p>Après avoir dégusté cette vérité première, Charles reprit la parole en ces termes:</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Tu as de drôles d'idées, tu sais, pour ton âge.</li> <li>- Ça c'est vrai, je me demande même où je vais les chercher.</li> <li>- C'est pas moi qui pourrais te le dire.</li> <li>- Pourquoi qu'on dit des choses et pas d'autres ?</li> <li>- Si on disait pas ce qu'on a à dire, on se ferait pas comprendre.</li> <li>- Et vous, vous dites toujours ce que vous avez à dire pour vous faire comprendre ?</li> <li>- (geste).</li> <li>- On est tout de même pas forcé de dire tout ce qu'on dit, on pourrait dire autre chose.</li> <li>- (geste).</li> <li>- Mais répondez-moi donc !</li> <li>- Tu me fatigues les méninges. C'est pas des questions tout ça.</li> <li>- Si, c'est des questions. Seulement c'est des questions auxquelles vous savez pas répondre.</li> </ul>	<p>După ce a degustat aces adevăr esențial, Charles reluă cuvîntul în felul următor:</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Ai niște idei ciudate, știi, pentru vârsta ta.</li> <li>- I-adevărat, mă întreb chiarv de unde le scot.</li> <li>- Nu eu ți-aș putea spune.</li> <li>- De ce spunem unele lucruri și nu altele?</li> <li>- Dacă n-am spune ceea ce vrem să spunem, nu ne-am putea înțelege.</li> <li>- Iar tu spui mereu ceea ce vrei să spui, ca să te faci înțeles?</li> <li>- (gest)</li> <li>- Totuși, nu ești obligat să spui tot ce spui, ai putea spune altceva.</li> <li>- (gest).</li> <li>- Dar răspunde-mi totuși !</li> <li>- Imi răcesc gura de pomană. Astea nu-s întrebări.</li> <li>- Ba da, is întrebări. Numai că-s întrebări la care nu știi să răspunzi.</li> </ul>
--	---

La saveur de cette «leçon de linguistique» sous la forme du jeu question-réponse entre l'adolescente Zazie et le personnage Charles est suivie de près dans sa version roumaine, à part la réplique *Tu me fatigues les méninges*, qui demande, évidemment, une stratégie indirecte, d'équivalence «dynamique», mais où nous pensons que la solution du traducteur déforme le sens original; nous proposerions à la place *mă obosești/ îmi sfârâm degeaba creierii cu tine*.

Le verbe *dire* a d'ailleurs dans l'original pas moins de 130 occurrences, dont la plupart entrent dans la construction de marqueurs discursifs construits par des verbes modaux: *pouvoir dire; vouloir dire; avoir à dire, falloir dire*.

*Faut dire* et ses structures synonymes *faut reconnaître / faut raconter* ponctuent souvent les interventions des personnages, en particulier aux moments-clés du récit, comme dans les paragraphes où Zazie raconte le drame de sa vie familiale. Le traducteur traduit soigneusement toutes les occurrences du verbe *falloir* (qui a 84 occurrences dans le texte, dont 14 avec

*dire* et des synonymes *reconnaître*, *raconter* (*faut dire*), dans les dialogues). Il se sert, pour récupérer le caractère oral de la structure, des formes abrégées du correspondant littéral du verbe *falloir* en roumain, *trebuie*: *tre*, *trebe*, comme on peut le voir dans les exemples organisés sous forme de tableau.

Sa créativité intervient au niveau de la structuration de la logique interactionnelle, l'infinitif *dire* / *raconter* / *reconnaître* – *a zice* / *a spune*, *a recunoaște* / *a povesti* passant soit par la première personne du singulier, *je*, soit par la première personne du pluriel, *nous*. Des «contaminations» sont également possibles, là où, pour *dire* on a en roumain *reconnaître* (exemple 2)<sup>3</sup>, ce qui montre que la formule est soumise à un travail de réinterprétation /reverbération, fondée sur une logique légèrement différente, mais parfaitement appropriée au contexte, de l'interaction verbale; en plus, la formule est aussi renforcée en traduction, par l'ajout de termes déictiques, du type *iată* (*voilà*), exemple 3, qui serait indicatrice du fait que le traducteur l'interprète comme introducteur discursif, à valeur d'explicitation. Là où la structure sert à une argumentation plus forte, dans le sens d'une justification du locuteur (*io numa v-am spus = je n'ai fait que vous le dire*, exemple 9) ou encore d'un rapport adversatif, cette interprétation est actualisée en traduction toujours par des formules indirectes, mais, à nouveau, tout à fait pertinentes: *nu-i chiar așa* (*ce n'est pas ça*), exemple 7.

Pour synthétiser, les occurrences de *faut dire* sont soumises à une traduction conforme à son rôle conversationnel, d'introduction d'une réplique par laquelle le locuteur veut expliciter son dire, contredire son interlocuteur, ou même appuyer la valeur d'une affirmation dont le contenu est fortement subjectif. La traduction signifie à chaque fois interprétation de la formule en contexte, et elle est à chaque fois valable, permettant la construction d'un dialogue tout aussi frais, dynamique et approprié au registre familier qu'il l'est dans l'original.

## ANNEXE

Tableau des occurrences de *faut dire* et ses traductions dans le roman *Zazie dans le métro* et sa version roumaine (traducteur Laszlo Alexandru, ed. Paralela 45, 2004).

1. – <b>Il faut tout me dire.</b> N'aie pas peur. Tu peux avoir confiance en moi. (17)	1. – <b>Trebuie să îmi spui tot,</b> Nu-ți fie frică. Poți avea încredere în mine. (38)
--	---

3. Voir *Annexe*

2. – Il boit beaucoup ton papa ? – I buvait, <b>qu'il faut dire</b> . Il est mort. (19)	2. – Bea mult, tăticu-tău? - A băut, <b>să recunoaştem</b> . A murit. (43)
3. – <b>Faut vous dire</b> que maman pouvait pas blairer papa, alors papa, ça l'avait rendu triste et il s'était mis à picoler. (20)	3. – <b>Iată. Tre să-ți zic</b> că mămica nu-l putea înghiți pă tăticu și asta l-a întristat și a început să tragă la măsea. (44)
4. – Je rentre donc, <b>faut dire</b> qu'il était noir comme une vache. (21)	4. – Deci mă întorc acasă, <b>tre să zic</b> că era întuneric ca naiba. (47)
5. [...] parce <b>qu'il faut vous dire</b> que maman elle lui avait dit comme ça, je sors, [...] mais c'était pas vrai, c'était pour le feinter. (21)	5. [...] <b>că trebe să-ți spun</b> că mămica îi zisese așa, eu plec [...] da nu era adevăra, voia numa să-l fenteze. (47)
6. – <b>Faut reconnaître</b> , maman elle avait mis la bonne mesure. (21)	6. – <b>Trebe să recunosc</b> , mămica sărise nițel peste cal. (48)
7. – Petite nature. - <b>Faut pas dire ça</b> , dit Turandot. Il a fait ses preuves. Pendant la guerre. (27)	7. – Slab de înger. - <b>Nu-i chiar așa</b> . A dovedit-o din plin, în război. (61)
8. mes cuisses naturellement assez poilues <b>il faut le dire</b> mais professionnellement épilées. (48)	8. să recunosc (105)
9. – Ici c'est obligatoire, dit l'Écossaise. À moins que vous preniez le ouisqui. Si vous savez ce que c'est. – Imdemande ça, s'esclama Turandot, à moi qui suis dans la limonade ! – <b>Fallait le dire</b> , dit l'Écossaise en brossant sa jupette du revers de la main. (61)	9. – Aici e obligatoriu, zise scoțiana. Doar dacă nu vreți uiski. Dacă știți ce-i aia. - Pă mine măntreabă, esclamă Turandot, pă mine care-s din branșă! - <b>Io numa v-am spus</b> , zise scoțiana periindu-și fustița cu dosul mâinii. (135)
10. C'est seulement en dernier recours que j'utiliserai ce moyen que ma conscience n'approuve pas entièrement, <b>faut dire</b> . (65)	10. Doar în ultimă instanță voi recurge la acest mijloc pe care conștiința mea nu-l aprobă în întregime, <b>trebuie s-o spun</b> . (144)
11. <b>Faut dire</b> qu'à ce moment-là j'étais revêtu de mes plus beaux atours d'agent de la circulation. (65)	11. <b>Tre să zic</b> că pe-atunci eram înțolită cu cea mai frumoasă ținută de agent de circulație. (145)

12. <b>Faut que je vous raconte</b> comment je l'ai rencontrée, la veuve. (65)	12. <b>Tre să-ți povestesc</b> cum am întâlnit-o pă vădană. (145)
13. Les artistes, qu'est-ce que vous voulez, c'est souvent comme ça. Une fois qu'ils ont trouvé un truc, ils l'exploitent à fond. <b>Faut reconnaître</b> qu'on est tous un peu comme ça, chacun dans son genre. (68)	13. Artiștii, ce vrei, de multe ori fac așa. Când au dat de o șmecherie, o exploatează pîn la capăt. <b>Tre să recunoaștem</b> că toți facem cam așa, fiecare în felul lui. (152-153)
14. Et, pour revenir à cette soupe à l'oignon, <b>il faut reconnaître que</b> c'est une invention bien remarquable. (72)	14. Si, ca să revenim la supa de ceapă, <b>trebe să recunoașteți</b> că-i o invenție cu totul remarcabilă. (62)

## Bibliographie

- Berman, Antoine, *Pour une critique des traductions: John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.
- Dostie, Gaétane, Pusche, Claus D., «Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation», in *Langue française*, 154, 2007, p. 3-12.
- Fedriani, Chiara, Sanso, Andrea, *Pragmatic Markers, Discourse Markers and Modal Particles*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 2017.
- Panaiteescu, Val, *Umorul lui Raymond Queneau*, Iași, Junimea, 1979.
- Pusch, Claus D., «Variation et sens d'un marqueur parenthétique entre connectivité et (inter)subjectivité», in *Langue française*, 154, 2007, p. 29-44.
- Rouanne, Laurence, Anscombe, Jean-Claude, *Histoire de dire. Petit glossaire des marqueurs formés sur le verbe dire*, Berne, Peter Lang, 2016.
- <https://www.lettresvolees.fr/queneau/barthes.html>, (consulté le 25 septembre 2021).